

parjures. Les princes catholiques ne pouvant se persuader que cette conduite fut conforme aux maximes de la justice, les Etats évangéliques répondirent en peu de mots dans les conseils qui furent tenus pour rétablir la paix de l'église : " Le Dieu tout-puissant nous a donné, sous peine de la perte de notre salut, de faire les plus grands efforts pour amener tous les hommes à notre religion."

LA C. M. B. A.

SES PROGRÈS ET SON ŒUVRE

(Suite)

Combien qui, devenus membres presque malgré eux, ou simplement dans le but d'avoir une assurance bon marché, combien dis-je après avoir assisté à quelques séances de leur branche, se sont senti remplis d'enthousiasme et de dévouement et sont devenus d'ardents travailleurs à l'œuvre de la C. M. B. A.

Que de jeunes gens qui, au lieu d'aller à des cercles plus ou moins recommandables, se sont habitués à assister aux séances de leur branche pour là s'éduquer, s'instruire et devenir eux aussi de zélés collaborateurs.

Que de misères, de découragements et même de désespoirs n'a-t-elle pas empêchés cette admirable association, par des conseils tout désintéressés et bien fraternels comme par des secours opportuns donnés aux membres ou à leurs familles. Oui, la C. M. B. A. a été ce qu'elle devait être comme œuvre chrétienne. Comme œuvre sociale elle n'a pas moins bien fait son devoir.

Elle a cherché à faire de ses membres des hommes tout entier dévoués les uns aux autres, et, embrassant tous les degrés de l'échelle sociale, elle a plus fait pour la société que toutes ces autres associations qui s'efforcent, mais en vain, de trouver une solution aux grandes questions sociales du jour. La C. M. B. A. a pour principe social, le seul, le vrai, celui qui a pour base la charité, l'amour fraternel, l'union chrétienne entre toutes les classes de la société, la soumission à l'Eglise, la Foi.—Principe qui seul arrivera jamais à faire régner la paix et l'harmonie dans le monde.

Ce qui manque aujourd'hui dans la Société, c'est cet esprit de charité chrétienne, cet esprit de foi, qui font que tout en cherchant à améliorer son sort par tous les moyens justes et hon-

nêtes, chacun est cependant satisfait de ce que la Divine Providence lui accorde des biens et des richesses de la terre. Cet esprit de charité chrétienne, cet esprit de foi qui font du riche le véritable bienfaiteur du pauvre, de ce dernier un ami dévoué et reconnaissant.

La C. M. B. A. en répandant la véritable charité chrétienne, en affirmant la foi catholique, rend donc à la société un service insigne et la encore elle accomplit son œuvre.

La C. M. B. A. est pour tous les membres une espèce d'école où chacun apprend à s'exprimer en public, où chacun se met au courant des routines administratives de toute société ou organisation. Les jeunes gens surtout peuvent tirer profit de ces avantages. Dans ce sens, non seulement l'Association Catholique de Secours Mutuel est utile à la société, mais encore elle rend à la famille un service insigne. Elle aide à ses membres à tenir plus avantageusement leur position dans le monde ; elle les met même en état de gérer avec moins de difficultés l'échelle sociale, par suite du développement que leur qualités naturelles acquièrent dans les assemblées.

Mais là ne se borne pas l'œuvre de la C. M. B. A. dans la famille. Elle aide ses membres dans le besoin, procure de l'emploi à ceux qui n'en ont pas, visite les malades, s'occupe des funérailles de ses membres décédés et de leurs parents.

Et, à ce propos, que l'on me permette de rapporter ici deux traits authentiques qui serviront à prouver combien est vrai ce sentiment d'aide, de secours, de charité dans la C. M. B. A. Le premier est raconté par un vénérable prêtre que l'on avait instantanément sollicité de devenir membre, mais qui avait cru devoir refuser. Il avait répondu que, bien qu'appruyant fort les principes de la C. M. B. A., il ne voyait pas l'opportunité d'en devenir membre. Quelques temps plus tard il est appelé à visiter un moribond membre de la C. M. B. A. Cet homme était éminemment respectable, mais des malheurs l'avaient réduit à la pauvreté. Délaissé, sans parents, sans amis, dans un milieu étranger, sa position devait être des plus triste. Le révérend abbé, mis au courant de la situation, remerciait Dieu qu'il lui fut donné d'aller porter à ce chrétien les seuls secours, les seules consolations qu'il semblait être en droit d'attendre ici-bas, ceux de la Religion. Arrivé auprès du mourant quel ne fut pas l'étonnement du ministre de Dieu, de le trouver entouré de tous les soins matériels qu'il était possible de lui donner. Des